

ce que je n'acceptais d'abord qu'avec défiance. Il n'y a pas de jour que, dans ma pratique, je ne mette en œuvre quelques-unes des méthodes de traitement que Graves excelle à décrire avec la minutie du vrai praticien, et pas de jour que, dans le fond de ma conscience, je ne remercie le médecin de Dublin des enseignements qu'il m'a donnés.

Graves est, à mon sens, un clinicien complet. Observateur attentif, savant profond, artiste ingénieux, thérapeutiste habile, il fait aimer l'art dont il agrandit le domaine ; il fait aimer la pratique qu'il rend plus utile et plus féconde.

Nous vous devons donc tous beaucoup, mon cher confrère, puisque vous nous aurez rendu familier un auteur malheureusement trop peu connu chez nous, et que ses compatriotes injustes vont peut-être bientôt oublier.

A. TROUSSEAU.

LEÇONS

DE

CLINIQUE MÉDICALE

PREMIÈRE LEÇON.

DE L'ENSEIGNEMENT CLINIQUE.

Objet des études dans les hôpitaux. — Importance de l'étude des maladies chroniques. — Clinique d'Édimbourg — Clinique française. — Clinique allemande. — Sa supériorité. — Méthode adoptée par l'auteur. — Enseignement défectueux de l'université de Londres.

MESSIEURS,

Avant de procéder à l'examen des malades qui se trouvent actuellement dans nos salles, je crois devoir vous exposer la méthode d'enseignement que j'ai l'intention d'adopter. Déjà vous avez appris ailleurs les principes qui constituent la base des études médicales, et vous êtes maintenant à même de vous faire une idée exacte de l'utilité de la fréquentation des hôpitaux, et du but spécial que vous devez y poursuivre. Vous venez ici pour convertir en connaissances pratiques les notions toutes théoriques que vous avez acquises, pour observer directement les phénomènes morbides que les livres seuls vous ont fait connaître ; vous venez ici pour apprendre à distinguer ces symptômes, à en apprécier la valeur et l'importance relatives, pour constater les rapports qu'ils présentent avec les lésions des organes internes ; vous venez enfin étudier l'art de soulager vos malades par l'heureux emploi d'une médication appropriée.

Tels sont, messieurs, les différents objets auxquels vous devez vous attacher ; plus ils sont nombreux et importants, plus est grande la responsabilité de vos professeurs de clinique ; plus serait grand aussi le blâme qui rejaillirait sur vous, si vous négligiez les moyens d'étude que cet hôpital met à votre disposition.

Quelques branches de la médecine peuvent être étudiées à des époques régulièrement déterminées à l'avance. C'est ainsi qu'une période de vos études est particulièrement consacrée à l'anatomie, une autre à la chimie, tandis qu'une troisième doit être spécialement réservée à la matière médicale. Il n'en est point ainsi de la clinique : dès le début et durant tout le cours de son éducation médicale, l'élève doit s'attacher à étudier la marche et les symptômes des maladies, il doit se livrer avec persévérance à l'observation quotidienne des malades.

La nature de l'esprit humain est telle, que son éducation, en ce qui concerne les connaissances pratiques, ne peut être que graduelle. On peut voir quelques hommes voués à l'étude des mathématiques ou d'autres sciences abstraites, devenir si rapidement des maîtres, qu'au bout d'une année ils laissent bien loin derrière eux ceux qui les ont précédés dans la carrière. Il peut en être de même quant à la médecine théorique ; mais la médecine pratique implique l'observation de la nature : or, celle-ci ne peut mener à bonne fin ses opérations qu'avec le secours du temps, et c'est en vain que celui qui désire en étudier la marche prétendrait substituer à cet élément son génie, ou son activité personnelle. Quelles que soient donc ailleurs vos occupations, quelles que soient les études auxquelles vous vous consacriez, n'oubliez pas qu'une portion de chaque jour doit être réservée à la visite des hôpitaux : là, en effet, l'élève a l'avantage de recevoir les leçons des praticiens expérimentés. Sagement établi et suffisamment vaste, un hôpital renferme toutes les conditions d'étude désirables, et pourtant, je le dis avec regret, les progrès de l'étudiant sont rarement en rapport avec la richesse des ressources dont il dispose. D'où provient un si fâcheux résultat ? Comment peut-il se faire que beaucoup de jeunes gens fréquentent journellement les hôpitaux pendant des années entières, sans augmenter notablement leurs connaissances pratiques ? Deux ordres de causes peuvent rendre compte de ce fait : chez l'élève, un défaut d'aptitude ou d'attention ; chez le professeur, l'emploi d'une méthode d'enseignement peu judicieuse. Examinons donc avec plus de détails les erreurs auxquelles ils sont l'un et l'autre exposés.

Un grand nombre d'étudiants semblent peu ou point pénétrés de la

difficulté qu'il y a à devenir un bon praticien, et plusieurs paraissent ne point s'inquiéter à l'avance de la grave et terrible responsabilité qui pèsera sur eux lorsque, livrés à la pratique, ils auront charge de vie ; ce sont ces mêmes hommes qui oublient si fréquemment la gravité et le décorum dont ne doivent jamais se départir ceux qui visitent les malades. Les jeunes gens de ce caractère fréquentent très-régulièrement les hôpitaux, ou plutôt ils viennent s'y promener avec la plus grande exactitude. Mais c'est en critiques et non point en élèves qu'ils apparaissent au milieu de nous ; ils veulent parler et non point écouter ; l'hôpital est pour eux un lieu de récréation bien plus encore qu'un centre d'instruction. Je suis heureux de pouvoir ajouter que de tels élèves sont peu nombreux ici ; cet hôpital, en effet, ne confère aucun titre spécial, et il ne présente aucun attrait en dehors des connaissances qu'on peut y acquérir (1).

Parmi ceux qui désirent réellement s'instruire dans leur art, un grand nombre échouent et se trouvent au dépourvu quand leurs études sont finies : chez quelques-uns, l'insuccès dépend du développement insuffisant des facultés intellectuelles, mais chez la plupart il doit être rapporté à une mauvaise direction des études. Ainsi, des élèves, et j'en ai connu bon nombre, étudient avec un zèle et un goût manifestes la marche et le traitement des maladies aiguës, mais ils accordent à peine quelque attention aux maladies chroniques. Cette prédilection n'est pas d'ailleurs le propre des jeunes gens ; les professeurs, les auteurs, la partagent également, et en fait, nous voyons les maladies aiguës former le sujet favori des leçons cliniques, et occuper la plus large part dans la littérature médicale. La raison en est facile à saisir. Si nous comparons, en effet, la marche de ces maladies, comme les fièvres et les phlegmasies, à celle des affections chroniques, nous verrons que les premières présentent dans leur début, leur ascension et leur déclin, une régularité telle, que leurs phases peuvent être exactement annoncées

(1) Depuis que ceci a été écrit, le Meath Hospital a été pendant quelques années un hôpital privilégié. Cette qualité, prix de la paresse, nous a été récemment enlevée et, je me réjouis cordialement de ce que cet établissement et d'autres semblables aient cessé de constituer une sorte d'oligarchie favorisée, aux dépens des hôpitaux moins vastes de cette ville : tout monopole ne peut que retarder l'avancement de la science, et je ne vois pas pour quelle raison un hôpital de 50 lits serait inférieur à celui de 100. Ce n'est pas la quantité des malades qui fait l'utilité des leçons du professeur : l'activité, une observation attentive, telles sont les meilleures garanties pour l'instruction des élèves.

et leurs terminaisons prédites : aussi pouvons-nous non-seulement porter un pronostic certain, mais obtenir un soulagement, qui résulte évidemment ici des moyens thérapeutiques : l'autorité du médecin s'en trouve augmentée aussi bien que la considération pour l'art médical. Est-il besoin de rappeler notre satisfaction lorsque nous arrêtons par la saignée les progrès de la pneumonie, lorsque nous voyons céder le *delirium tremens* à l'emploi de l'opium ?

Il en est bien autrement dans les maladies chroniques. Généralement obscures, insidieuses et irrégulières dans leur début, constamment incertaines dans leur terminaison, passant fréquemment d'un organe à un autre, elles produisent des symptômes imprévus et anormaux, et intéressent successivement dans leur marche destructive tous les tissus du corps. En raison même de leur longue durée, elles sont plus directement soumises aux influences physiques et morales qui peuvent se faire sentir sur le corps ou l'esprit ; elles sont, en un mot, sous la dépendance plus immédiate du temps, qui est le père de la mort. Pour le traitement de telles maladies, il faut le jugement le plus droit uni à la patience la plus grande ; ce n'est point ici le cas de songer aux remèdes *héroïques*, et le médecin ne doit attendre de ses efforts persévérants aucun de ces avantages rapides qui lui font honneur dans les affections aiguës ; il doit toujours se souvenir qu'à une maladie à marche chronique il faut opposer des remèdes à action prolongée.

Cette partie si difficile de la médecine ne réclame certes pas la moins grande part de votre attention, et vous attacherez plus d'importance encore à ce sujet, si vous remarquez que la connaissance des maladies chroniques est également essentielle au chirurgien, puisque les individus qui en sont atteints n'en restent pas moins exposés à tous les accidents qui sont du domaine spécial de la chirurgie (1).

Beaucoup d'élèves commettent une faute d'un autre genre : au lieu d'étudier les maladies les plus communes, et par cela même les plus importantes, ils ont un goût tout particulier pour les cas rares et singuliers, comme si leur but unique était d'amasser des matériaux pour satisfaire leur curiosité médicale. Laissez-moi vous mettre en garde contre cette façon d'employer votre temps ; elle peut être intéressante, mais elle est assurément sans profit. Ne vous laissez donc point égarer

(1) A l'époque où cette leçon a été faite, on n'avait point encore complètement renoncé à ce système absurde qui séparait l'étude de la chirurgie de celle de la médecine. (L'AUTEUR.)

par ceux qui préfèrent les satisfactions d'une vaine curiosité à l'étude laborieuse des maladies vulgaires.

Les étudiants ne doivent pas chercher à observer chaque jour un grand nombre de malades ; ils ne doivent avoir d'autre but que d'étudier un petit nombre de cas avec soin et avec attention ; il faut en outre qu'ils s'exercent avec zèle à prendre de bonnes observations. Ce n'est pas là l'œuvre d'un jour ; cette aptitude ne peut s'acquérir que graduellement. D'ailleurs elle n'est jamais le résultat du talent seul, elle est la récompense certaine d'un travail soutenu, d'une activité patiente. Vous devez vous efforcer d'avoir des observations complètes en même temps qu'exactes : suivez chaque cas, lorsque cela est possible, depuis son début jusqu'à sa terminaison ; celle-ci sera souvent, en effet, et la meilleure explication des symptômes antérieurs, et le meilleur commentaire du traitement. Si le temps me le permettait, je vous signalerais bien d'autres erreurs capables de frapper vos études de stérilité, mais je dois quitter l'élève pour le maître, et m'arrêter sur l'imperfection des moyens d'enseignement.

J'ai eu l'occasion d'étudier attentivement trois méthodes différentes d'enseignement clinique. La première est pratiquée à Édimbourg et à Dublin. J'exposerai devant vous celle d'Édimbourg, puisque l'école de médecine de cette ville est de beaucoup la plus célèbre entre les écoles anglaises, et qu'elle a toujours été la plus fréquentée par les étrangers (1). Deux internes (*clinical clerks*) sont choisis par le médecin parmi les élèves les plus anciens : l'un est attaché aux salles d'hommes, l'autre aux salles de femmes. Ils ont pour fonctions de rédiger l'observation exacte de chaque malade, de faire connaître les effets des médicaments, de noter les phénomènes qui surviennent entre deux visites. Tout cela est généralement accompli avec zèle et exactitude. Le matin, le médecin s'arrête à chaque lit, et après avoir entendu les renseignements de son interne, il examine le malade en l'interrogeant à haute voix. L'interne répète les réponses également à haute voix, afin que tout l'auditoire soit au courant de ce qui se passe. Mais, en vérité, lorsque la foule des assistants est considérable, ce n'est pas là une tâche facile ; il faudrait une voix de stentor pour faire entendre aux élèves les plus éloignés la conversation qui a eu lieu entre le médecin et le malade ; d'un autre côté, l'impossibilité de voir oblige tous ceux qui ne sont pas

(1) Je parle de l'école d'Édimbourg telle qu'elle était en 1819, lorsque j'en étais élève. (L'AUTEUR.)

immédiatement voisins du lit à s'en rapporter exclusivement à leurs oreilles (1). Au reste, les renseignements qu'elles donnent ne sont pas négligés ; chacune de ces paroles si attentivement écoutées, si péniblement entendues, est aussitôt inscrite sur un livre de notes, dans lequel sont recueillies avec une égale exactitude toutes les observations faites par les professeurs dans leurs leçons cliniques.

Il est vraiment pénible de voir déployer en pure perte tant de zèle, tant d'activité. Il est évident, en effet, que la pratique de la médecine ne peut pas être enseignée ou apprise par ouï-dire : aussi est-il à craindre qu'on ne donne chaque année à Édimbourg le titre de docteur à bon nombre d'élèves qui n'ont jamais été appelés à écrire une prescription. Cette méthode d'enseignement est d'ailleurs passible d'une autre objection plus grave encore. Quelque bien disposé que soit l'étudiant, il n'est jamais obligé d'exercer son propre jugement dans le diagnostic, il n'a jamais l'occasion de mettre son habileté à l'épreuve dans le traitement des maladies : aussi, à la fin de ses études, il sera peut-être parfaitement instruit dans les sciences accessoires, il sera peut-être un théoricien complet, il sera capable de grouper toutes les maladies en classes et ordres, il pourra posséder à fond les doctrines les plus difficiles de la physiologie moderne ; il aura beaucoup entendu, beaucoup vu, et s'il est membre d'une société médicale, il aura beaucoup bavardé ; mais, en fin de compte, et lorsqu'il sera docteur, que sera-t-il ? *Un praticien n'ayant jamais pratiqué.*

Je ne veux point dire qu'un élève laborieux ne pourra pas amasser une bonne somme de connaissances, en suivant à Édimbourg un ou plusieurs cours cliniques ; sans doute il y puisera beaucoup d'idées générales utiles sur la nature et le traitement des maladies, et s'il examine lui-même les malades après la visite du médecin, il pourra acquérir quelque habileté dans l'appréciation des symptômes et de leur valeur. Cette méthode d'instruction est réellement utile, et l'on ne peut rien imaginer de mieux pour un commençant ; mais pour l'étudiant plus avancé elle est complètement insuffisante, car elle ne saurait lui donner l'expérience pratique, sans laquelle tout le reste est sans valeur. Et comment donnerait-elle cette expérience ? Jamais l'élève n'a la responsabilité d'étudier un malade par lui-même et pour lui-même ; jamais il n'est chargé

(1) Lorsque les renseignements étaient transmis en latin, comme cela avait lieu anciennement à l'hôpital de Sir Patrick Dun, c'était pour l'étudiant un obstacle de plus à son instruction. J'ai appelé ce langage, *latin*, pour me conformer à l'opinion généralement adoptée sur sa nature.

de faire un diagnostic sans le secours d'autrui, et surtout il n'est jamais appelé à formuler une méthode de traitement. Si ceux qui ont été ainsi instruits, et qui ont reçu le titre de docteur après une éducation aussi superficielle, voulaient confesser la vérité, leurs aveux seraient certes bien faits pour exciter la crainte, si ce n'est même un sentiment plus pénible. Que de doutes, que d'anxiétés attendent un tel médecin au lit de son premier malade ! Que dans une maladie aiguë, alors qu'il y va de la vie, il faiblisse sous le poids imprévu de cette responsabilité nouvelle, et il perd aussitôt toute confiance ; qu'au contraire, inexpérimenté comme il l'est, il recoure à cette rapidité de décision, à cette énergie d'action que l'habitude seule peut donner, il n'est point impossible que le résultat soit plus désastreux encore.

Je ne vous fais point ici, messieurs, un tableau de fantaisie ou d'imagination ; trop souvent j'ai eu l'occasion de rencontrer l'original, trop souvent j'ai dû déplorer les mauvais effets d'un traitement formellement contre-indiqué, que de jeunes médecins avaient prescrit pourtant avec une excellente intention ; trop souvent j'ai regretté que, dans un pareil système d'enseignement, l'expérience ne pût s'acquérir qu'aux dépens de la vie d'autrui ; mais c'est la vérité, la triste vérité ; et je ne puis la céler. De nombreux cas de mort sont chaque année la conséquence d'un traitement mal dirigé ; les victimes choisies pour ce sacrifice sur l'autel de l'expérience appartiennent d'ordinaire aux classes pauvres de la société, et leur immolation ne se fait jamais longtemps attendre, lorsque l'heureux candidat d'un dispensaire accomplit pour la première fois les devoirs de sa charge ; le riche, toutefois, n'échappe pas toujours, car la fortune ne peut être une sauvegarde contre les bévues de l'inexpérience.

Du reste celle-ci n'est point l'apanage exclusif du commençant ; elle est également le fait de beaucoup de vieux praticiens, dont les erreurs ne font qu'augmenter et s'accroître durant une longue série d'années, parce qu'ayant reçu une éducation première imparfaite, une instruction clinique insuffisante et mal dirigée, ils commencent à pratiquer sans avoir préalablement acquis les qualités qui font l'observateur ; dans leur jeunesse ils n'ont appris ni à raisonner exactement, ni à penser avec justesse : de là est née chez eux l'habitude d'étudier superficiellement la marche des maladies et l'action des médicaments, et le temps ne peut avoir sur eux d'autre effet que de les engager plus avant dans la voie de l'erreur. Généralement présomptueux, de tels hommes ont une confiance excessive dans leur propre jugement ; jamais ils ne reconnaissent leurs fautes, jamais ils n'en conviennent ; bien loin de compléter